

Le rendez-vous des civilisations entre le monde arabo-musulman et l'Occident

Dr Bouamrane Chikh

Le titre appelle quelques précisions. Il ne s'agit pas de ce que l'on entend couramment par échanges culturels, c'est-à-dire de déplacements, d'un pays à l'autre, de professeurs, d'étudiants, de troupes de rencontre de cultures différentes que les circonstances ou les nécessités amènent à instaurer un dialogue entre elles. Il se pose tout de suite un certain nombre de questions. Le dialogue est-il possible ? Est-il profitable à l'une et à l'autre civilisation ? Est-il nécessaire aujourd'hui ? En me tenant au dialogue des civilisations entre l'Orient et l'Occident ou plus exactement entre le monde arabo-musulman et l'Europe, je vais m'efforcer de répondre à ces questions.

I- Aperçu historique.

Si l'on jette un rapide coup d'œil sur l'histoire des relations entre la civilisation arabo-musulmane et la culture occidentale, on constate que la rencontre a eu lieu à des moments privilégiés : aux IX^e, X^e, XII^e et XIX^e, XX^e siècles.

• A Bagdad aux IX^e, X^e et XI^e siècles.

Le premier grand moment est la rencontre de la philosophie grecque et de la pensée arabe au IX^e siècle à Bagdad. C'est le siècle d'Al-Mamoûn, l'illustre Calife, qui a été à l'origine d'un remarquable mouvement de traductions et d'échanges. Ce souverain (mort en 833) fonde une sorte de grande Académie qu'il appelle « *La maison de*

la sagesse » (Dâr-Al-Hikma) et qui devient le foyer d'une vie culturelle intense. L'établissement possède une bibliothèque imposante et ressemble à une Université. Un historien arabe des sciences, Ibn Sâ'd Al-Andalousi (mort en 1070) juge ainsi l'œuvre d'Al-Mamoûn :

« Ce Calife, dit-il, acheva l'œuvre commencée par son aïeul Al-Mansoûr. Il s'occupa de chercher la science là où elle se trouvait et, grâce à la hauteur de ses conceptions et de son intelligence, il la tira des endroits où elle se cachait. Il entra en relations avec les empereurs de Byzance, leur fit de riches présents et les pria de lui faire don des livres de philosophie qu'ils avaient en leur possession. Ces empereurs lui envoyèrent ceux des ouvrages de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée, qu'ils détenaient. Al-Mamoûn fit alors choix de traducteurs émérites et les chargea de translater ces ouvrages ...La traduction en ayant été faite avec toute la perfection possible, le Calife poussa ses sujets à lire ces traductions et les encouragea à les étudier »¹.

Ce texte précieux donne une idée des différents auteurs auxquels un effort de traduction est consacré. A la maison de la sagesse, on trouve des savants d'origines et de croyances diverses : musulmans, chrétiens, juifs, mais tous préoccupés à préserver un héritage intellectuel dont la langue arabe était le véhicule. Parmi ces traducteurs citons les plus importants : Hounayn Ibn-Ishâq, un chrétien de Hirâ est le plus célèbre. Considéré comme le père de la médecine arabe, il est connu en Occident latin sous le nom de Joannitius. Il apprend le grec auprès des Byzantins, en plus d'autres langues. Il traduit lui-même Hippocrate, Galien et de nombreux ouvrages d'Aristote, de Platon, de Porphyre, ainsi que l'Ancien Testament. Il dirige en même temps une équipe de traducteurs qui rappelle celle de Tolède en Espagne, quelques siècles plus tard. Il nous raconte que pour chercher un ouvrage de Galien, il a dû se rendre en Mésopotamie, en Palestine et en Egypte, jusqu'à Alexandrie. Il parvient enfin à trouver à Damas la moitié du manuscrit seulement. Auprès de Hounayn travaillent son fils Ishâq et son neveu Houbaych. Au Xème siècle, l'œuvre de traductions continue avec des noms illustres comme Thabit Ibn Qourra (mort en 901 à Harrân) qui traduit

1. Ibn-Sâ'd Al-Andalousi, *Tabaqât Al-Oumam*, trad. R. Blachère, édit. Larose, Paris, 1935, p. 100. Nous avons préféré rendre u par ou (Al-Mansûr - Al- Mansoûr) et avons gardé la transcription habituelle de Calife (au lieu de Khalife).

des ouvrages d'algèbre et compose des œuvres importantes en philosophie, en logique, en astronomie, en médecine, en sciences naturelles.

• **En Espagne musulmane au XII^e siècle.**

Le second grand moment de traductions et de rencontres se situe en Occident, en Espagne musulmane. Le centre le plus important est Tolède qui jouit d'une renommée méritée. En relations avec les milieux cultivés du Nord et du Sud, les milieux tolédans travaillent à faire passer en latin les philosophes grecs connus des Arabes. « Dans cette ville, rapporte un historien de la philosophie médiévale, l'archevêque Raymond entretient un collège de traducteurs devenu célèbre, rendant ainsi à la science occidentale d'inappréciables services... ».

Ce sont les traducteurs du collège de Tolède qui, au XII^e siècle, transmettent à l'Occident latin les principaux ouvrages des philosophes arabes et juifs¹. Jusqu'au XII^e siècle, Aristote est pratiquement inconnu de l'Europe. C'est par la philosophie arabe que les Latins entrent en contact avec lui. Il s'agit d'Aristote interprété par Ibn Rouchd (*Averroès* en Occident) qui l'a plus ou moins « spiritualisé », selon l'expression du R.P. Théry². Thomas d'Aquin et les philosophes chrétiens adoptent cette interprétation en ramenant davantage Aristote au christianisme. Cela est si vrai que lorsque l'Eglise condamne les Averroïstes, elle y englobe Thomas d'Aquin.

• **Aux XIX^e – XX^e siècles.**

Le troisième grand moment se situe au XIX^e siècle, à la suite notamment de l'expédition de Bonaparte en Egypte. Dans le monde arabe, c'est *la Nahdha* ou renaissance. Les chefs-d'œuvre des littératures étrangères sont traduits à un rythme qui rappelle celui des traductions du grec à Bagdad. On note une préférence marquée pour les romans, les contes et les nouvelles. On peut citer parmi les auteurs traduits Rousseau, Lamartine, Victor Hugo, Château-Briand, Balzac, Dumas, Maupassant, Walter Scott. Le théâtre occidental fait son entrée sur la scène arabe en 1848 avec *l'Avare* de Molière. D'autres pièces sont traduites de Shakespeare

1. De Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, Louvain-Paris, 1934, p.67.

2. Cf. R.P. Théry – *Philosophie musulmane et culture française*, in Bulletin de l'Enseignement public du Maroc, 19 février 1942.

et de Cornelle, notamment. On traduit également les œuvres de philosophie ancienne ou moderne. Aristote et Platon sont de nouveau à l'honneur.

L'existentialisme trouve un interprète en la personne du professeur A. Badaoui et la philosophie moderne, surtout anglaise, en la personne de l'écrivain copte Salama Moussa, partisan de *l'évolutionnisme*¹. Ce mouvement se poursuit jusqu'à nos jours et il serait trop long de citer même les ouvrages les plus importants parus au cours de cette période. Il suffirait pour en avoir une idée de consulter le catalogue d'une grande librairie. On se rendrait compte alors de la richesse de cet effort de traduction. Aujourd'hui la culture moderne joue dans la renaissance arabe le même rôle que la philosophie de langue arabe a joué autrefois dans le réveil du monde médiéval. C'est ce qui fait dire à un philosophe libanais contemporain : « *Nous recevons de l'Occident ce que lui donna notre Moyen-Age* »². Après ce bref historique, il convient d'examiner la valeur de ce dialogue et les conditions auxquelles il peut être profitable. A première vue, il paraît difficile que des civilisations différentes puissent se rencontrer.

II. Le dialogue souhaitable.

Pour les uns, la civilisation arabo-musulmane a son génie propre et peut se dispenser de tout apport étranger. C'est là un isolement culturel qui n'est ni possible, ni souhaitable. Il n'est pas possible, on l'a vu plus haut, parce que la civilisation arabo-musulmane s'est trouvée en présence d'autres civilisations différentes d'elle. Sans renoncer à elle-même, elle y a puisé tout ce qui était compatible avec ses propres valeurs. Se fermer aux échanges, en prétendant se draper dans une supériorité qui serait originelle, c'est se condamner à la paralysie intellectuelle, voire à la stérilité. Il est bien établi que la civilisation arabo-musulmane n'a pas adopté une position de ce genre. Toute son histoire l'atteste. Elle s'est ouverte d'abord à d'autres courants. Plus près de nous, elle a emprunté à l'Occident beaucoup de ses thèmes ou de ses genres. Mais ces emprunts divers ne signifient pas, comme on l'affirme parfois à tort, un abandon, si limité soit-il, de notre patrimoine. Les exemples ici seraient nombreux et convaincants. Qu'il s'agisse de littérature, de théologie, de philosophie, de médecine ou d'autres sciences, l'originalité des auteurs

1. Cf. Abd-Al-Jalil, *Brève histoire de la littérature arabe*, édit. GP. Maisonneuve, Paris, 1946, p. 227 et 235.

2. R. Habachi, *Liban*, 1961, édit. du Cénacle, Beyrouth, 1961, p.48.

arabo-musulmans reste entière. On citera, entre autres, Ibn Sînâ et Ibn Khaldouïn dont personne ne conteste la vigueur intellectuelle et l'apport à la civilisation universelle. La décadence que notre culture a connue, après son brillant essor, ne doit pas faire oublier que nous avons été au Moyen-Age plus avancés que beaucoup d'autres pays occidentaux. On peut rapporter à ce propos une anecdote significative amusante d'après un auteur arabe du XII^e siècle. Le fait se situe en Orient au moment des croisades.

« A la requête du gouverneur franc du château de Mounaytira, au Liban, l'oncle d'Oussâma envoya son médecin chrétien, Thâbit, pour traiter certains malades qui s'y trouvaient. Dix jours après, Thâbit revint et on le félicita vivement de la rapidité avec laquelle il avait mené à bien ses guérisons. Pourtant, comme il l'expliqua, il n'y a pas de quoi le complimenter ». A son arrivée, les Francs lui présentèrent deux malades : un homme qui souffrait d'un abcès de la jambe et une femme poitrinaire. Thâbit se mit en devoir de les traiter, le premier par des cataplasmes, l'autre au moyen d'un régime et de remèdes appropriés. Tous deux allaient de mieux en mieux, quand survint un médecin franc qui, arrêtant le traitement poursuivi sous le prétexte qu'il était inutile, se tourna vers l'homme et lui demanda s'il préférerait mourir avec deux jambes ou vivre avec une seule. Le malade exprima sa préférence pour la seconde alternative. Là-dessus, le médecin franc fit venir un robuste homme d'armes, porteur d'une hache et lui commanda de couper la jambe du patient d'un seul coup. Le chevalier n'y put parvenir et, au second coup, la moëlle sortit de l'os et l'homme mourut sur-le-champ. Le médecin franc tourna alors son attention vers la femme. L'ayant examinée, il déclara qu'elle était possédée par un démon qui habitait dans sa tête. Il ordonna alors de lui raser les cheveux et de la faire revenir au régime ordinaire de ses compatriotes : ail et huile. Lorsqu'elle alla plus mal, le médecin lui fit une profonde incision cruciforme sur la tête mettant l'os à nu et frictionna de sel la plaie. Sur quoi la femme mourut à son tour. *« Après cela, conclut Thâbit, je demandai si mes services étaient encore nécessaires et, la réponse*

ayant été négative, je revins, ayant appris à connaître de leur médecine ce que jusque-là j'avais ignoré »¹.

• Au XIX^e siècle.

Le réveil du monde arabo-musulman au XIX^e siècle est dû en grande partie à la réaction contre l'occupation étrangère. En colonisant nos territoires, l'Occident a voulu mettre en question notre civilisation et étouffer notre personnalité. Le chauvinisme culturel s'explique aisément par l'auto-défense. Pour d'autres, la civilisation occidentale a une mission distincte de celle des autres. Cette mission serait hautement « *civilisatrice* » à l'égard des peuples dominés qui seraient en fait des « *primitifs* » ! On reconnaît la thèse familière aux défenseurs du régime colonial. Il s'est trouvé certains intellectuels qui ont cru, ici ou là, à cette mystification. L'indépendance acquise n'a pas suffi à les décoloniser complètement. Ils continuent par des moyens divers à vouloir faire table rase de tout leur passé pour créer, affirment-ils, un « *homme nouveau* » ! Une telle démission ne peut aboutir qu'au déracinement par rapport au milieu national et finalement à la dépersonnalisation. On observe alors, de leur part, des efforts dérisoires ou désespérés, selon le cas, pour nous persuader qu'ils sont dans le vrai chemin et que le reste de leur peuple est en retard de quelques siècles. A les entendre, il faudrait abdiquer purement et simplement notre culture et copier servilement celle de l'Occident.

Les uns et les autres versent dans deux extrémismes opposés également condamnables. Dans ces conditions, l'échange n'est qu'un mot et l'on assiste plutôt à un dialogue de sourds, car le dialogue n'est possible et fécond qu'à égalité de situations, si l'on parvient à dépasser ces positions figées et paralysantes. Il faut admettre l'originalité des civilisations et des cultures, mais il faut admettre aussi qu'au-delà de cette originalité, il existe une unité de la civilisation à laquelle chaque culture apporte une contribution appréciable. C'est un fait que plus on approfondit sa culture, plus on découvre l'homme. C'est bien l'homme qui constitue cette unité de la civilisation². Il faut se convaincre que malgré les différences qui peuvent nous séparer,

1. *Mémoires d'Oussâma Ibn Mounqidh*, trad. M.H. Derenbourg, édit. Leroux, Paris, 1886-1893, texte cité par le Dr Edward G. Browne, la médecine arabe, trad. Dr H.P. J. Renaud, édit. Larose, Paris, 1933, p. 78.

2. Cf. *Louis Gardet, interpénétration des cultures* – Extrait d'une communication faite à un congrès – Beyrouth 1956.

nous constituons une vaste communauté humaine, si bien que les civilisations se complètent par ce qu'elles ont de meilleur, par delà les diversités des langages. Aujourd'hui, la terre se rétrécit de plus en plus. Nous sommes conviés les uns et les autres à participer à la même civilisation universelle. Les moyens de communication et de diffusion sont tels que les frontières ne sont plus des obstacles.

• **Aujourd'hui que faire ?**

Une nouvelle civilisation s'ébauche ainsi et tend vers une synthèse supérieure. Elle nous confronte aux mêmes soucis, nous propose les mêmes thèmes. Le dialogue est devenu inévitable. Il s'agit désormais pour les civilisations et les cultures de se comprendre, de s'apprécier, de s'ouvrir l'une à l'autre, parce que de toute évidence aucune civilisation ne peut se permettre de se replier sur elle-même. A ceux qui redoutent que l'une ou l'autre risque de perdre une partie de son âme dans une interpénétration, il faut dire qu'une civilisation véritable ne craint pas la confrontation, parce qu'elle est sûre d'elle et parce qu'elle apporte un message humain authentique. Comme on l'a dit, « *pour avoir en face de soi un autre que soi, il faut avoir un soi* »¹. Je ne pense pas que les langues puissent devenir un obstacle car, en dehors des œuvres d'art qui gardent évidemment un caractère singulier, nous sommes en présence de problèmes économiques et culturels qu'implique notre développement, même si ces problèmes se posent dans des conditions différentes. A ceux qui pensent que la différence de la religion et de la langue est une barrière, il faut dire que dans ce qu'elles ont de supérieur, les grandes religions et les grandes langues se rencontrent sur le sens profond qu'elles donnent à la destinée humaine et sur les valeurs éminentes que suppose le respect des consciences et des personnes. A ceux qui croient, par ignorance souvent, que l'une des civilisations est supérieure à toutes les autres, il faut faire observer que cet esprit d'orgueil ne se justifie pas et que la coopération entre les civilisations et les cultures est devenue une condition préalable à tout développement tourné vers l'avenir.

1. Paul Ricoeu, Revue « *Esprit* », octobre 1961.

• Conclusion.

Ainsi, nous invitons au dialogue ouvert qui respecte la civilisation et la personnalité de chaque peuple et qui tend à la promotion véritable de l'homme. En conclusion, je livre à votre méditation ce texte du philosophe arabe Al-Kindi (mort en 873) qui était nourri aux sources de l'Islâm, de l'arabisme et de l'hellénisme et qui déjà proposait l'ouverture et l'échange : « *Nous ne devons pas avoir honte d'admirer la vérité et de l'accueillir d'où qu'elle vienne, même si elle nous vient de générations antérieures et de peuples étrangers, car il n'y a rien de plus important pour celui qui cherche la vérité ; et la vérité n'est jamais vile ; elle ne diminue jamais qui la dit ni qui la reçoit. Personne n'est avili par la vérité, au contraire, on est ennobli par elle* »¹.

Aujourd'hui plus que jamais oeuvrons pour la paix et la justice pour vivre dans un monde équilibré et solidaire au lieu de pratiquer l'hégémonisme économique, militaire ou politique et d'exclure ceux qui n'admettent pas ce genre de dérives. Qu'on le veuille ou non, nous sommes condamnés à nous entendre sur les problèmes clés qui se posent à nous aujourd'hui : environnement à sauvegarder, développement à poursuivre partout, en Asie, en Afrique et en Amérique latine, les guerres et les conflits de toutes sortes à résoudre. Les dangers nous menaçant tous, nous obligent à la concorde réelle et pas seulement aux déclarations théoriques.

Ainsi, il s'agit bien d'une coopération réelle entre les civilisations, du fait qu'elles se complètent et s'interpénètrent et non pas d'un prétendu choc des civilisations comme l'affirment à tort certains universitaires qui tentent de justifier vainement la domination de telle ou telle grande puissance sur le reste du monde.

1. Texte cité par G. Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, p. 113, édit. Maisonneuve et Larose, Paris, 1966.